

Six mois d'un cruel cauchemar

Description

La destruction de Gaza est-elle irrémédiable ? Nos amis essaieront-ils de repartir ailleurs ? Comment nous habituerons-nous à vivre sans les lieux que nous aimons ?

Par Ruwaida Kamal Amer, le 8 avril 2024



Des Palestiniens sur le site d'un bâtiment détruit par une frappe aérienne israélienne à Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, le 18 mars 2024. (Abed Rahim Khatib/Flash90)

Six mois se sont écoulés depuis le début de la cruelle guerre d'Israël contre la bande de Gaza, et ma vie est devenue un cauchemar permanent. Six mois sans accès à l'électricité ou à l'eau. Six mois sans savoir ce qui est arrivé à d'innombrables membres de ma famille, amis et collègues. Je me languis de la routine quotidienne et des moments de calme dont nous avons l'habitude de nous plaindre. Pour une seule heure de cette normalité ennuyeuse.

Nous avons épuisé notre énergie et nos corps n'en peuvent plus. Les bruits d'explosion ne s'arrêtent pas. J'ai commencé à avoir peur du bruit d'une voiture qui roule à toute allure, ou de tout ce qui ressemble au bruit terrifiant d'un missile qui tombe. Notre maison à Khan Younis tremble constamment et les portes font un bruit sourd comme si quelqu'un les frappait à plusieurs reprises avec ses poings.

J'ai renoncé à chercher la moindre lueur d'espoir que la guerre s'arrête et que cette douleur prenne fin. J'ai arrêté de regarder les informations récemment, de peur de voir des scènes qui me rendent encore plus effrayé et agité la nuit. Je ne veux rien savoir des négociations sur le cessez-le-feu et l'échange d'otages, car je commence à penser que tout cela ne sert à rien.

Le mois de Ramadan qui vient de s'écouler a aggravé nos difficultés. Le Ramadan était synonyme de moments de dévotion religieuse, de visites familiales, de sorties le soir sur les marchés, d'achats de vêtements pour l'Aïd et d'appels à la prière en provenance des mosquées. Mais ces mosquées, ces marchés et ces magasins n'existent plus.

Chaque jour, nous cherchons de la nourriture pour rompre le jeûne le soir et nous nous demandons si nous trouverons quelque chose à un prix raisonnable. Les sucreries nous manquent beaucoup ces jours-ci, ainsi que les boissons spéciales du Ramadan. Les décorations qui illuminaient la maison pendant ce mois sacré nous manquent également. Mon père les a installées cette année sans rien dire, pour essayer de nous faire sentir un vestige de ces beaux jours dont nous nous souvenons si

affectueusement. Mais les décorations ne sont pas illuminées, car il n'y a pas d'électricité.



Les ruines de la mosquée Al-Amin Muhammad, détruite par une frappe aérienne israélienne, dans le camp de réfugiés de Khan Younis, au sud de la bande de Gaza, le 31 octobre 2023. (Mohammed Zaanoun/Activestills)

L'impossibilité de communiquer avec mes amis et collègues a été douloureuse, mais elle m'a au moins permis de ne pas savoir ce qui était arrivé à beaucoup d'entre eux. Il y a deux semaines, une équipe de communication locale a réussi à réparer la tour de transmission à côté de chez nous, et j'ai appris beaucoup de mauvaises nouvelles.

Mon collègue Bayan, professeur de musique, a perdu sa fille de 5 ans, Naya. Bayan s'était échappé de Beit Hanoun, au nord, pour rejoindre Al-Mawasi, au sud, avec ses deux enfants, Layan et Naya. Fin décembre, la famille a été bombardée : Bayan a été blessé et Naya a été tuée lorsque trois obus se sont logés dans son corps à des endroits dangereux, notamment près de son cœur et de son foie.

Une autre collègue, Jawaher, m'a appelée en larmes il y a quelques jours pour me dire que son fils de 25 ans, Walid, avait été tué. Il s'était rendu dans la ville de Khan Younis pour vendre du gombo dans les rues et n'était jamais revenu, et Jawaher a été informée plus tard qu'il avait été martyrisé. Elle m'a dit que son cœur était brisé, mais qu'elle essayait d'être patiente et forte. Elle m'a dit qu'elle regrettait d'avoir quitté sa maison du camp d'Al-Bureij, au centre de Gaza, pour fuir les chars israéliens : elle pensait qu'ils échapperaient à la mort, mais elle ne pouvait pas savoir que la mort les attendait dans le sud.

Bien que nous vivions dans la crainte constante des attaques israéliennes et que nous soyons terrifiés à l'idée que l'armée mette en exécution son plan d'invasion de Rafah, la ville la plus au sud de Gaza, notre plus grande peur et notre plus grande anxiété concernent l'avenir de Gaza. Rien ne nous permet d'espérer un avenir meilleur.

Je m'interroge sur ma vie après la guerre. Que deviendra Gaza ? Retournerons-nous au travail ? Nos amis et collègues resteront-ils ici ou essaieront-ils de commencer une nouvelle vie ailleurs ? Comment Gaza sera-t-elle reconstruite ? Les destructions sont-elles trop importantes ? Combien de temps cela prendra-t-il ? Vivrons-nous le reste de notre vie sans éducation ni soins de santé ? Comment nous habituerons-nous à vivre sans les lieux que nous aimons et auxquels nous sommes habitués ?

Penser à la vie avant et après la guerre me rend parfois folle. Mon cœur me fait très mal et j'ai l'impression que je vais éclater en sanglots. Je ne sais pas comment je serai assez forte pour supporter tout cela. Alors même que j'écris ces mots, le bruit des explosions est omniprésent. La maison n'a pas cessé de trembler. La porte d'entrée n'est presque plus à sa place.

Je prie pour que la guerre prenne fin afin que nous puissions penser à la suite et avoir l'énergie nécessaire pour affronter les nouvelles souffrances qui nous attendent pour nous habituer à la vie dans une Gaza d'immense et en ruine.

Ruwaida Kamal Amer est une journaliste indépendante de Khan Younis.

Source : [+972](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

date créée
2024/04/09